



HAL
open science

Flaubert en Orient : l'anti-voyageur ?

Stéphanie Dord-Crouslé

► **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. Flaubert en Orient : l'anti-voyageur ?. Éric Le Calvez. Flaubert voyageur, Classiques Garnier, pp.203-214, 2019, Études dix-neuviémistes, n° 40, 978-2-406-07239-3. 10.15122/isbn.978-2-406-07241-6.p.0203 . halshs-02000429

HAL Id: halshs-02000429

<https://shs.hal.science/halshs-02000429v1>

Submitted on 9 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte ci-dessous est la version « auteur » de l'article :

Stéphanie Dord-Crouslé : « Flaubert en Orient : l'anti-voyageur ? »

paru dans :

Flaubert voyageur, éd. Éric Le Calvez, Paris, Classiques Garnier,
« Études dix-neuviémistes », n° 40, 2019, p. 203-214.

A été ajoutée, entre crochets droits, la pagination, surlignée en jaune, de l'article publié.

[=>p. 203]

Flaubert en Orient : l'anti-touriste ?

Dans son ouvrage intitulé *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*¹, le sociologue Jean-Didier Urbain situe au milieu du XIX^e siècle le moment précis où le terme « touriste », apparu alors depuis peu, se voit soudainement doté d'une connotation péjorative qui ne le quittera plus. Pour dater ce tournant, il s'appuie sur l'exemple de Flaubert qui, le 19 décembre 1850, après avoir expliqué à son ami Louis Bouilhet qu'il visitera la semaine suivante différents sites grecs, exprime aussitôt des regrets : « Ce ne sera guère qu'un *voyage de touriste* (oh !!) » car « il ne [leur] reste [à Du Camp et à lui-même] ni temps ni argent » (*Corr.* I, p. 725).

Effectivement, pendant son voyage en Orient, Flaubert n'a de cesse de se distinguer du touriste, ce personnage envahissant qu'il rencontre bien trop souvent à son goût et qui l'insupporte profondément. Pourtant, si sa pratique et sa philosophie du voyage l'éloignent bien de celles du touriste, dans les faits, certaines attitudes l'en rapprochent parfois – peut-être parce que Flaubert, au fond, n'est ni un touriste ni seulement un voyageur. Il est d'abord un écrivain en devenir dont le périple oriental sera fondateur pour le renouvellement de sa pratique scripturale.

Haro sur le touriste !

On rencontre fort peu de touristes dans les œuvres de Flaubert. Quand Bouvard et Pécuchet se munissent d'un « bâton de touriste » (*BP*, p. 139), c'est en vue d'une expédition géologique dont la composante

[=>p. 204] scientifique revendiquée évacue toute réelle dimension viatique. On trouve cependant au moins un touriste, visitant l'Orient, dans le scénario de la féerie *Les Trois Frères* composé vers 1862. Présenté comme « léger et sot », il y apparaît avec les attributs topiques (« lorgnette dans un étui, drogman ») et les pensées (« rêve de s'introduire dans un harem² ») propres à son type. C'est bien ce personnage que Flaubert a lui-même côtoyé

1 Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes* [1991], Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1993, p. 32.

2 *Les Trois Frères*, BnF, Département des manuscrits, NAF 15946, f° 4.

– aussi bien à l’hôtel Battista de Beyrouth où il évoque par exemple « M. César Casatti », « touriste propre et bien tenu³ », que dans les musées de Naples :

Que le voyageur est un être sot ! J’étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents il n’y en a pas un que cela amuse, certainement. Ils y viennent parce que les autres y viennent. Le lorgnon sur l’œil, on fait le tour des galeries au petit trot, après quoi on referme le catalogue et tout est dit (*Corr.* I, p. 760).

Flaubert s’oppose en tous points à ce « sot » individu qui applique à la lettre les préceptes du *Dictionnaire des idées reçues* selon lequel un voyage « doit être fait rapidement » (*DIR*, p. 126). Il fustige son attitude grégaire et la hâte coupable dont il fait montre. Au contraire, avec Maxime Du Camp, Flaubert s’attache en Égypte à prendre son temps, « aspirant à pleins poumons le bon air chaud des tropiques, contemplant le ciel bleu, les palmiers et les chameaux, buvant du lait de buffle, fumant dans de longues pipes et dormant le nez aux étoiles » (*Corr.* I, p. 625). Durant le séjour, aucun temple « de la Nubie et du Saïd » n’a été négligé et, ensuite, « toute la Palestine et la Syrie » seront visitées. Aussi « peu de voyages en Égypte [...] ont[-ils] été aussi complets » que celui effectué par Flaubert et Du Camp : « On met ordinairement 3 mois à voir ce pays, nous en aurons mis huit » (*ibid.*). C’est en la mesurant à cette aune qu’on peut comprendre en quoi la traversée de la Grèce ne constitue pour les deux amis « qu’un *voyage de touriste* » (*ibid.*, p. 725) : ils n’y passent que sept semaines⁴, parcourant, à grandes enjambées et sous la neige, uniquement ses sites les plus célèbres... Flaubert est également très conscient de l’insuffisance du séjour qu’il va ensuite faire en Italie :

[=>p. 205] il sent « bien la fétidité d’un voyage exécuté sans préparations et qui durera peut-être six mois tout au plus » (*ibid.*, p. 725-726).

Au contraire du touriste, le jeune homme aspire à séjourner autant que nécessaire dans les contrées qu’il visite. Il veut pouvoir laisser du temps au temps, ménager de l’espace à la découverte et à l’observation : « On rencontre des balles splendides, des existences gorge-pigeon très chatoyantes à l’œil, fort variées comme loques et broderies, riches de saletés, de déchirures et de galons » (*ibid.*, p. 707). Pour mieux jouir du voyage, Flaubert se déplace en tout petit comité⁵, seul avec Du Camp, et non en groupe nombreux et bruyant, conscient depuis l’adolescence qu’il ne faut pas voyager « en épicier » (*ibid.*, p. 223).

Mais encore faut-il s’entendre sur ce qu’est un « voyage ». Car le touriste menace de sa présence toujours plus envahissante les espaces autrefois parcourus par le seul voyageur ; il en réduit jour après jour la superficie et il les fait progressivement passer sous un régime différent où l’organisation, la standardisation et le profit prennent rapidement le pas sur l’imprévu, la découverte, les rencontres⁶ et la gratuité. La présence du voyageur ne doit pas non plus dénaturer le site visité. L’idéal poursuivi est d’admirer les lieux tels qu’ils sont hors de toute présence allogène, d’où le choix fait par Flaubert et

3 Flaubert décrit ainsi son accoutrement : « perruque brunâtre tenue par des lunettes, moustaches et pointe, habit, canne, un chapeau gris » (*VO*, OC II, p. 814).

4 « C’est comme pour la Grèce ; je hausse les épaules de pitié en songeant que j’y vais rester quelques semaines et non quelques mois » (*ibid.*, p. 726).

5 On ne compte pas ici les drogmans, les hommes d’équipage (sur le Nil) ou d’escorte. En Palestine, ils sont : « En tout 10 bêtes et 8 hommes (car il y a 4 muletiers qui vont à pied) : c’est bien là l’Orient, et le vrai voyage » (*ibid.*, p. 662).

6 « Et puis, c’est qu’on se déboutonne si vite, on vous fait des confidences si étranges. [...] Le lendemain on se sépare, et l’on ne reverra jamais son ami intime de la veille au soir ; il y a même à cela souvent des mélancolies singulières » (*ibid.*, p. 712).

Du Camp d'adopter le vêtement du pays et dans une certaine mesure d'épouser les coutumes locales. Au Caire, le romancier se décrit :

revêt[u] d'une grande chemise de nubien, en coton blanc [...]. Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput [...] et couvert d'un tarbouch [...]. Nous avons des boules assez orientales, Max[ime] surtout est colossal, quand il fume le narguileh en roulant son chapelet (*ibid.*, p. 537).

Pendant leur « vrai voyage », loin de se vêtir en voyageurs, et donc en touristes, les deux amis prennent volontairement le costume des autochtones pour se fondre dans la foule et, pourrait-on dire anachroniquement, minimiser leur impact sur l'environnement. C'est ainsi qu'ils essayent de préserver l'authenticité des lieux traversés et c'est aussi ce qui explique que la

[=>p. 206] rencontre avec le touriste soit source chez eux d'autant d'irritation. Comme le souligne Urbain, « Le voyageur est alors du côté de l'indigène, inscrit dans un *contre-exotisme* qui l'accomplit totalement comme non-touriste, le touriste n'étant plus derrière lui, marchant sur ses traces, *mais en face de lui, comme un étranger*⁷ ». La « lady en chapeau » (*VO, op. cit.*, p. 808) sortant brusquement de sous une tente, aux Cèdres (dans la montagne libanaise), serait peut-être l'un des plus éloquents symboles de ce complet sentiment d'étrangeté qui étreint Flaubert, à l'instar des gens du cru, à la vue d'un touriste.

En revanche, une fois arrivé à Naples, Flaubert « redev[ient] » un « bourgeois » : il n'a plus alors « ni tarbouch, ni barbe. [Il] reporte un chapeau. [Il a] à peu près l'air d'un monsieur » (*Corr. I*, p. 762). Là, le touriste est roi et il n'est plus question de se fondre dans un décor où tout est déjà inauthentique. À Rome, l'écrivain expose avec précision l'irréparable altération que l'abaissement en régime touristique a fait subir aux lieux : « Il y a pour les touristes des magasins pleins de pierres du Forum arrangées en presse-papier pour mettre sur les bureaux » (*ibid.*, p. 779). Tout est placé sous le signe de l'illusion (les camés offerts à la vente sont « faux ») et de la dévalorisation (« On a fait des porte-plumes avec les marbres des temples... », *ibid.*).

Le lieu du « vrai voyage », c'est-à-dire le lieu encore protégé pour l'essentiel des atteintes délétères liées à la présence du touriste, est donc à géométrie variable. De Rhodes, Flaubert déclarait à sa mère que son voyage serait « fini » dès qu'il serait arrivé à Constantinople : « en Grèce on est en Europe – et puis c'est si près de l'Italie ! » (*ibid.*, p. 692). Sasseti, le domestique qui accompagnait les deux amis depuis leur départ pour l'Orient est alors renvoyé en France : « à partir du moment où nous n'allons plus à proprement parler voyager, il nous dev[ient] inutile » (*ibid.*, p. 717), explique Flaubert. Pourtant, une fois (difficilement) traversée, la Grèce est réintégrée dans l'espace du voyage légitime dont Patras devient alors le nouveau « terme » : « Dans quatre jours nous nous embarquons pour Brindisi. Là, nous rentrons dans les conditions du touriste ordinaire. C'est fini quant au vrai voyage » (*ibid.*, p. 743). Les bornes du voyage sont donc essentiellement mouvantes, sujettes à des reculs imprévus et à de soudaines avancées, qui sont souvent fonction des progrès de la pénétration du touriste et du cortège d'évolutions que celle-ci induit.

7 Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes, op. cit.*, p. 76.

[=>p. 207] Où le touriste fait retour...

Cependant, si Flaubert n'a de cesse de se distinguer de cette figure honnie que constitue le touriste et s'il lui fait jouer le rôle d'un véritable repoussoir pour l'essentiel de ce qui relève de son comportement et de ses pratiques, il n'en épouse pas moins certains des usages voire en reproduit certains des travers. Par exemple, de manière assez anecdotique mais révélatrice, le romancier se rend compte qu'il ne peut parfois faire autrement que d'adopter les postures qui caractérisent son antagoniste. Ainsi à Rhodes : « Il tombe de la pluie ; nous sommes sur des mulets, ce qui nous donne un chic de touristes anglais voyageant en Suisse » (*VO, op. cit.*, p. 821). La mise à distance est d'abord humoristique ; elle souligne la dimension grotesque que prend cette excursion en raison du mode de locomotion choisi et des très mauvaises conditions atmosphériques dans lesquelles elle s'effectue. Mais il n'en reste pas moins que dans le miroir idéal que Flaubert tend alors à son petit comité, ce sont des touristes – qui plus est anglais ! – qui se reflètent.

En effet, si le romancier s'attache à fuir les « lieux communs » rhétoriques, il n'en est pas moins obligé – sauf à se priver volontairement des plus beaux morceaux – de visiter les « lieux communs » touristiques, c'est-à-dire les sites les plus réputés et les musées les mieux pourvus sur lesquels le touriste jette évidemment en priorité son dévolu. Chez Flaubert, la prescription touristique (« À voir » ou « À ne pas manquer ») ne s'inverse pas automatiquement en proscription. C'est ainsi que les deux amis se retrouvent, nez-à-nez et « à quatre pattes » (*ibid.*, p. 628), avec des Anglais dans un étroit couloir de la Grande Pyramide. En outre, Flaubert a vraisemblablement lui aussi visité certains de ces lieux en ayant en main un guide destiné aux touristes (comme les célèbres Baedeker, Murray ou Joanne), des guides qui commencent alors à se répandre et dont la vogue ne fera ensuite que croître. De l'Égypte à l'Asie mineure, c'est vraisemblablement le drogman – ou plutôt les drogmans successifs⁸ – qui ont joué pour Du Camp et Flaubert le rôle le plus important. Mais à partir de la Grèce (avec l'utilisation [=>p. 208] certaine de l'ouvrage de Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*⁹), et très certainement en Italie, ce sont les guides de voyage qui prennent le relais et distillent aux deux voyageurs leurs informations partielles et standardisées qu'ils n'hésitent d'ailleurs pas à discuter voire à réfuter dans leurs notes¹⁰. Bien qu'il s'en défende, Flaubert n'a donc pas d'autre choix que de mettre ses pas dans ceux de ces individus qu'il méprise. Il le reconnaît sporadiquement : à Naples, « comme un touriste, [il est] monté au haut du Vésuve, ce qui [l]'a même éreinté » (*Corr. I*, p. 773).

Comme un touriste, Flaubert est aussi soumis à la tyrannie qu'exerce sur lui – en venant brider ses aspirations – le constant souci du budget : en raison de l'état inquiétant de ses finances, il doit bâcler la Grèce, on l'a vu, mais, préalablement, il avait déjà dû renoncer à la Perse¹¹. À ce propos, il cite Montaigne : « Les voyages ne me blessent que sur un point, la dépense, qui est fort grande, ayant accoutumé, etc. » (*ibid.*, p. 646). Car

8 Voir l'article « Drogman » du *Dictionnaire Gustave Flaubert* (éd. Éric Le Calvez), Paris, Classiques Garnier, coll. « Dictionnaires et synthèses », 2017, p. 377-378.

9 Jean-Alexandre Buchon, *La Grèce continentale et la Morée. Voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841*, Paris, Gosselin, 1844.

10 Voir Stéphanie Dord-Crouslé, « Annoter pour la Bibliothèque de la Pléiade : l'exemple de la visite par Flaubert du musée royal Bourbon à Naples », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, 31, 2015, p. 73-82.

11 C'est du moins l'explication qu'il donne à Bouilhet : « Je regrette de ne pas aller en Perse (l'argent ! l'argent !) » (*ibid.* I, p. 709). Il insistera aussi sur ce point lorsque son ami Feydeau se rendra à son tour en Orient en 1860 : « [...] permets-moi de te donner un conseil de bourgeois, tiré de ma profonde pratique des voyages. [...] ménage ton argent » (*Corr. III*, p. 96).

c'est bien aussi l'habitude qu'a Flaubert de ne pas renoncer au confort, qui contribue à vider ses caisses. Bien avant que leur voyage commun en Orient ne soit véritablement à l'ordre du jour, Du Camp et Flaubert avaient, en 1846, « pendant trois jours travaillé sur la carte à un grand voyage en Asie qui devait durer six ans, et [...] coûter, de la manière dont il était conçu, 3 millions 600 mille et quelques francs » (*ibid.*, p. 354). Pour les jeunes gens, les ressources financières n'importent que dans la mesure où elles rendent possible – ou interdisent – le voyage, et aussi en tant qu'elles permettent de l'effectuer dans de bonnes conditions : « L'argent est bon, mais l'*aise* meilleure. Et l'*aise*, en voyage, c'est tout. C'est la santé et la vie bien souvent » (*ibid.*, p. 724). Ce besoin de confort¹² est un autre élément qui peut encore rapprocher Flaubert de ces touristes toujours plus nombreux qui, pour un montant donné,

[=>p. 209] dans des conditions de sécurité et de commodité optimales, n'ont de cesse de visiter tout ce qu'il faut voir dans les pays qu'ils traversent.

Alors, Flaubert ne serait-il qu'un touriste comme les autres ? Quand il met en avant sa « vieille expérience de voyageur » (*Corr.* I, p. 703) ou le « rôle de voyageur¹³ » qu'il a pris à peine avait-il quitté sa mère et sa nièce, ne faut-il voir là qu'une mystification ? Et d'ailleurs, Flaubert est-il seulement un voyageur ? Son ami Du Camp pense le contraire. En décembre 1850, il écrit de Constantinople à Jules Duplan :

[Gustave] est anti-voyageur, il n'a ni l'énergie, ni la volonté nécessaire pour cela, il est embarrassé de tout et voit des montagnes où il y a des grains de sable. Tant qu'il a cru qu'il ne pourrait m'accompagner, il a été désespéré et s'est cru voyageur ; du jour où il lui a été donné de me suivre, son ardeur est tombée [...] ¹⁴.

Flaubert est-il donc un voyageur ou un anti-voyageur ? un touriste ou un anti-touriste ? Les limites se brouillent. Remarquons par exemple que dans la description très dépréciative que fait le jeune homme des visiteurs qu'il a observés au musée royal Bourbon de Naples (ceux qui font le « tour des galeries au petit trot »), il parle de « voyageurs » et non de « touristes ». Notons aussi que l'article « Touriste » du *Dictionnaire des idées reçues* est resté vide (*DIR*, p. 129) ; tandis que l'article « Voyageur¹⁵ » s'est vu doté de deux définitions critiques : « Toujours « intrépide » : « Vous voilà, intrépide voyageur » », d'une part ; et d'autre part : « Toujours précédé de « Messieurs », en style de chemin de fer : « Messieurs les voyageurs » ».

[=>p. 210] Un autre régime de présence au monde

Aussi l'opposition frontale de ces deux termes n'est-elle peut-être pas la meilleure façon de rendre compte de la manière dont Flaubert parcourt l'Orient. Il faut quitter une approche normative ou axiologique pour accepter que coexistent diverses « perspectives

12 Voir par exemple dans les appendices du *Voyage en Orient* la longue « liste des bagages » que Du Camp et Flaubert emmènent avec eux (OC II, p. 1037-1038).

13 « Tout était quitté, j'étais parti. Alors, pendant quatre à cinq jours à Paris, je me suis foutu une bosse comme un matelot. Et quand la France a disparu à mes yeux, derrière les îles d'Hyères, j'étais moins ému et moins pensant que les planches du bateau qui me portait. Voilà la psychologie de mon départ. Je ne l'excuse pas, je l'explique » (*Corr.* II, p. 282)

14 Thierry Carteron, « Jules Duplan, un ami de Gustave Flaubert », suivi de « Correspondance inédite entre Maxime Du Camp et Jules Duplan », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, 30, 2014, p. 121.

15 Article non repris dans l'édition de référence. Voir le manuscrit g228 f° 26 v° (Bibliothèque municipale de Rouen) accessible en ligne sur le site *Les dossiers de Bouvard et Pécuchet* (éd. Stéphanie Dord-Crouslé), 2012 [en ligne]. URL: <http://www.dossiers-flaubert.fr>.

sur le monde¹⁶ », comme l'indique Urbain, qui correspondent à différents regards portés sur ce monde. Or celui de Flaubert en Orient n'est essentiellement ni celui d'un voyageur qui ferait tout pour ne pas tomber dans la catégorie du touriste, ni celui d'un touriste qui échouerait à être un voyageur. Le regard de Flaubert est celui d'un futur écrivain en voyage, que les paradoxes n'ont jamais rebuté : « On m'accuse d'égoïsme, et je ne crois pas plus à moi qu'à autre chose. J'aime la nature, et la campagne me semble souvent bête. J'aime les voyages, et je déteste me remuer » (*Corr.* I, p. 448).

Car s'il est fort peu probable que Flaubert se soit écrié à Djebel Abousir en contemplant le Nil : « J'ai trouvé ! *Eurêka ! Eurêka !* je l'appellerai Emma Bovary¹⁷ », comme Du Camp le raconte dans ses *Souvenirs littéraires*, il n'en est pas moins vrai que c'est au retour d'Orient que l'écrivain, s'attelant à la rédaction de *Madame Bovary*, expérimente pour la première fois un type d'écriture qui rompt avec celui qu'il avait jusque-là pratiqué. La beauté des paysages admirés au fil du voyage, la contemplation des monuments égyptiens, grecs et romains, la fréquentation des musées d'antiques et de peinture, tout se lie pour changer son regard : « Il se prépare en moi quelque chose de nouveau, une seconde manière peut-être ? » (*Corr.* I, p. 704).

Comment se sont donc manifestées les prémices de cette mutation pendant le voyage en Orient lui-même ? Quels sont les indices qui permettent de caractériser la spécificité du mode de présence flaubertien à l'Orient ? Tout d'abord, même s'il ne répugne pas à collecter divers souvenirs¹⁸, Flaubert ne voyage pas à la recherche d'objets ni ne

[=>p. 211] désire ramener un témoignage matériel de son périple, à la différence de Du Camp occupé pendant toute la première partie de l'expédition à réaliser des épreuves photographiques. C'est son esprit, ou plutôt son être tout entier, qui sont en charge de conserver l'empreinte indélébile du voyage passé : pour cela, il faut « [s']infiltrer goutte à goutte » (*ibid.*, p. 726) les choses, les absorber en soi. Dès 1845, Flaubert avait imaginé comment, un jour, il visiterait Naples : « sans entrave ni réticences, je laisserai ma pensée couler toute chaude parce qu'elle aura le temps de venir et de bouillir à l'aise, je m'incrusterai dans la couleur de l'objectif et je m'absorberai en lui avec un amour sans partage » (*ibid.*, p. 226).

S'il aspire à « s'incruster dans la couleur de l'objectif », c'est en un sens tout intellectuel, sensuel et esthétique. Et l'incrustation n'est qu'un préambule à l'absorption du moi dans ce qui l'entoure. Flaubert est alors à mille lieux de ce régime de l'incrustation matérielle et pérenne que pratiquent nombre de touristes sur les monuments et les sites naturels, sous la forme d'indiscrets graffitis¹⁹. La dynamique est exactement inverse, nettement orientée de l'extérieur vers l'intérieur où il s'agit d'accueillir voire de recueillir le monde. Dans ce régime de l'innutrition, il faut incorporer les lieux à soi et non s'incorporer à eux, à rebours de la pratique de ce « Thompson of Sunderland » de sinistre mémoire qui avait inscrit son nom « en lettres de trois pieds de haut » (*VO, op. cit.*, p. 614) sur le socle de la colonne de Pompée, un « crétin » qui, grâce à son forfait, « s'est incorporé au monument et se perpétue avec lui » (*Corr.* I, p. 689). Ayant absorbé le

16 Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes, op. cit.*, p. 135.

17 Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1882-1883, t. 1, p. 481.

18 Entre autres objets : des mains et des pieds humains dorés, des momies de crocodile et plusieurs morceaux de temples grecs.

19 Voir Stéphanie Dord-Crouslé, « Incrire la mémoire de soi dans les lieux visités : pratique et réception des graffitis par les voyageurs du XIX^e siècle », in *Le Voyage et la mémoire au XIX^e siècle* (éd. Sarga Moussa et Sylvain Venayre), Paris, Créaphis Éditions, coll. « Silex », 2011, p. 321-337. Une version édulcorée du graffiti se rencontre aussi chez les touristes du Righi : « Presque tous les touristes portent de longs bâtons, sur lesquels on fait marquer au fer rouge les noms des sites fameux, par eux visités. Cette mode-là m'agace d'une façon violente, et je me retiens pour ne pas insulter les imbéciles fournis de ces branches » (*Corr.* IV, p. 820).

monde, Flaubert peut en retour se laisser absorber par lui dans un double mouvement de fusion qui, spécifiquement durant le voyage, a pour effet de révéler la « *mélancolie de la matière* » :

Comme nous nous attachons aux choses ! C'est surtout quand on voyage que l'on sent profondément la *mélancolie de la matière*, qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets. Il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux en quittant tel paysage. Pourquoi ? (*Corr.* III, p. 16).

[=>p. 212] De même qu'il est un lieu d'échange privilégié du moi avec le monde, le voyage est pour Flaubert une disposition d'esprit qui se cultive voire une philosophie qui s'acquiert. Quand il s'agit de savoir si, au retour, il va enfin prendre femme, Flaubert prétend que son voyage l'aura laissé intact : « Tel je suis parti et tel je reviendrai, seulement avec quelques cheveux de moins sur la tête et beaucoup de paysages de plus *dedans* » (*Corr.* I, p. 719). Mais plus souvent, il admet que le voyage est un facteur de profonds changements : « Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans sa glace, est un bien grand homme ou un bien robuste imbécile. Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble » (*ibid.*, p. 709).

Cette humilité s'accompagne néanmoins d'un « mépris » (*ibid.*, p. 746) accru et généralisé pour le genre humain dont Flaubert affirme avoir découvert à cette occasion des facettes peu reluisantes. Aussi le voyage laisse-t-il finalement le jeune homme face à lui-même :

L'égoïsme aussi se développe raide, à force de voir tant de gens qui vous sont plus étrangers que le bouquet de lentisques du bord de la route. On ne pense qu'à soi, on ne s'intéresse qu'à soi, et l'on donnerait la vie d'un régiment pour s'épargner un rhume (*ibid.*).

Néanmoins, cet « égoïsme » aux implications morales discutables, dont Flaubert accentue ici volontairement la dimension provocatrice dans la mesure où il est censé apaiser les craintes de sa mère à qui il s'adresse alors, se révèle être la compensation interne d'une inverse et large ouverture sur l'extérieur dont la formulation annonce la poétique qui sera dorénavant celle de l'écrivain :

[...] de tout cela : paysages et canailleries, résulte en vous une pitié tranquille et indifférente, sérénité rêveuse qui promène son regard sans l'attacher sur rien, parce que tout vous est égal et qu'on se sent aimer autant les bêtes que les hommes, et les galets de la mer que les maisons des villes (*ibid.*).

Bouvard et Pécuchet auraient dû conclure à l'« égalité de tout » (*BP*, p. 401). L'esprit du voyageur les précède ici par une sorte d'ataraxie appliquée à tout ce qui l'entoure et dont les répercussions se font sentir intérieurement :

Pleine de couchers de soleil, de bruits de flots et de feuillage, et de senteurs de bois, et de troupeaux, avec des souvenirs de figures humaines dans toutes

[=>p. 213] les postures et les grimaces du monde, l'âme recueillie sur elle-même sourit silencieusement en sa digestion, comme une bayadère engourdie d'opium (*ibid.*).

Paradoxalement, c'est sans doute parce que Flaubert s'est refusé à rédiger un « voyage en Orient²⁰ » qu'il a pu ensuite inventer un nouveau mode d'écriture qui tend à retranscrire et à importer en littérature la manière dont il a voyagé, de façon particulièrement décisive, en Orient.

La succession des départs sans retour possible donne par exemple naissance à ces « mélancolies du voyage qui sont peut-être une des choses les plus profitables des voyages » (*ibid.*, p. 637), vraisemblablement parce qu'elles ont préparé Flaubert à cet autre voyage que sera l'écriture. Le romancier s'est effectivement toujours montré friand de cette métaphore classique conjoignant les deux domaines. N'arrivant pas à se décider entre plusieurs projets après avoir achevé *Salammbô*, il explique que pour lui, « une œuvre, quelle qu'elle soit » est « un long voyage », c'est pourquoi il « hésite à [s]'embarquer » (*Corr.* III, p. 227). Et à la veille de commencer *Bouvard et Pécuchet*, avec une certaine préscience, il lui « semble [qu'il] v[a] [s]'embarquer pour un très grand voyage vers des régions inconnues, et [qu'il] n'en reviendr[a] pas » (*Corr.* IV, p. 843). Rien d'étonnant donc à ce que Flaubert considère que « Voyager doit être un travail sérieux » (*Corr.* I, p. 226) puisqu'écrire et voyager se pensent sur le même modèle. Ces deux manières d'être au monde se fondent d'ailleurs sur une semblable mise en mouvement qui les dépasse, sur une aspiration dynamique à un au-delà inaccessible. En ce qui concerne le voyage, le désir en est perpétuellement insatisfait (« j'ai vu l'Orient et je n'en suis pas plus avancé, car j'ai envie d'y retourner », *ibid.*, p. 775), voire il s'énonce comme structurellement irréalisable (« Je rêve des voyages d'Asie, aller en Chine par terre, des impossibilités, les Indes, ou la Californie », *ibid.*, p. 709). Quant à l'écriture, elle est soutenue par la définition d'un but aussi clairement énoncé que lointain (« J'en conçois pourtant un, moi, un style : un style qui serait beau, que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans ou dans dix siècles [...] », *Corr.* II, p. 79) et elle dépend d'une extrême tension nécessaire pour faire advenir l'œuvre – mais toujours décevante (Flaubert se définit comme « continuellement affamé d'un idéal qu'il n'atteint jamais », *ibid.*, p. 479).

[=>p. 214] Si Flaubert ne voyage certainement pas en touriste en dépit de l'importance qu'il accorde à « l'aise », il n'est cependant pas non plus un véritable voyageur qui ferait fi de toutes les difficultés pour assouvir sa passion quoiqu'il doive lui en coûter. Il est d'abord un écrivain pour qui son voyage en Orient aura constitué une pause salvatrice après l'échec de *La Tentation de saint Antoine*. Il y aura trouvé un moteur, un schème directeur, une structure à la fois féconde et rassurante car du voyage en Orient, il est revenu. Alors, dans les moments de détresse comme ceux qu'il traverse au printemps 1875, il se raccroche à cette analogie et la mue en une étoile qui brille dans la nuit : « Je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où, et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau ! » (*Corr.* IV, p. 917)

Stéphanie DORD-CROUSLÉ
CNRS-UMR 5317 IHRIM
Université de Lyon

20 « Savez-vous [...] quel sera quant à moi le résultat de mon voyage d'Orient ? ce sera de m'empêcher d'écrire jamais une seule ligne sur l'Orient » (*ibid.*, p. 652).